

Exposition

La négation de l'homme dans les camps nazis – 1933 1945

Panneau 8

LA SURVIE

Reproduction d'une feuille déchirée : « *Comment un être humain peut-il tenir dans cet univers implacable ? Comment peut-il se résigner à n'être plus réduit qu'à l'état de bête ?* » (Fac-similé)

Témoignage de Aimé Bonifas, Osterhagen, Kommando de Buchenwald.

Le quotidien est organisé pour faire mourir les détenus à petit feu, non sans les avoir exploités jusqu'à la mort. Tout ce qui fait un homme leur est enlevé. Les détenus perdent identité et personnalité remplacées par un numéro, une catégorie et un uniforme. Ils sont parqués dans des baraquements surchargés, la promiscuité entraînant méfiance et concurrence pour la survie. La cohabitation s'avère plus difficile encore par le mélange des catégories et des nationalités. Elle prive de communication, attise les haines et affaiblit en empêchant toute solidarité

Photographie de l'intérieur d'un baraquement avec des femmes entassées dans les lits (Copyright F N D I R P – Collection Patrice Morel)

Ici un Block de femmes déportées à Auschwitz-Birkenau. Photo prise à la libération.

Hormis les S S, le camp est encadré par une hiérarchie interne choisie parmi les détenus par les S S. Ces postes privilégiés assurent à leur détenteur une meilleure survie et, pour les conserver, les Kapos deviennent aussi brutaux envers leurs semblables que les S S.

Reproduction d'une feuille déchirée : « *Les S S répandaient une véritable terreur. Cependant, malgré leur rage satanique, ils n'auraient pas pu suffire à leur besoin de mort. Aussi Himmler avait-il eu une inspiration génialement odieuse : faire exercer l'autorité par les détenus eux-mêmes.* » (Fac-similé)

Témoignage de Pierre Breton, Dora.

Reproduction d'une feuille déchirée : « *On nous compte et on nous recompte jusqu'à vingt fois par heure (...) A un tel point que tous les déportés de demandèrent, pendant longtemps, si les Allemands savaient compter, avant de se rendre compte que le supplice des appels, qui durait des heures, était une des plus douloureuses inventions que les bourreaux hitlériens avaient trouvées pour user notre physique et ébranler notre moral. (...) Outre la maladie et la fatigue, la mort a pour auxiliaire la faim, qui se fait de plus en plus sentir.* » (Fac-similé)

Témoignage de Jean-Henri Tausin, Buchenwald

La vie dans le camp se déroule dans le dénuement le plus total afin de rabaisser les détenus et de les rendre dociles pour mieux les exploiter. Les appels éprouvants, jusqu'à quatre par jour, rythment le quotidien. Les détenus doivent rester immobiles pendant de longs moments, quelles que soient les conditions climatiques et leur état, jusqu'à ce que leur nombre tombe juste, ce qui est rarement le cas en raison de la forte mortalité. Puis, vient le moment des sélections pour former les colonnes de travail, une punition ou la mort lorsque les détenus sont jugés inaptes au travail (euthanasie, gazage).

Les rations alimentaires sont très insuffisantes. Il s'agit d'une famine « organisée ». L'obsession de la faim avilit, le manque de nourriture devenant un moyen de pression pour développer la haine, discipliner les masses et forcer à travailler.

Les mesures d'hygiène apparaissent dérisoires et inutiles. Pourtant, il est indispensable de se laver afin de maintenir sa dignité d'homme. Les locaux sanitaires, insuffisants pour le nombre de détenus et peu équipés, sont interdits dans la journée et servent de morgues aux cadavres des morts de la nuit. Les vêtements ne peuvent être lavés, les poux prolifèrent, la dysenterie et les maladies s'aggravent, les plaies s'infectent. L'infirmerie, *le Revier*, relève plus du mouvoir que de la salle de soin.

En effet, les conditions d'hygiène n'y sont pas meilleures. Les remèdes manquent et le personnel se préoccupe moins des soins à prodiguer aux détenus que de sa propre survie, voire sa gloire personnelle. Les médecins allemands mènent des expérimentations pseudo-médicales sur les détenus, devenus des cobayes humains.

Dessin de prisonniers en costume rayé à genoux ou penchés vers le sol (*Copyright A M R C - Collection particulière Bruno de la Pintièrre*)

Récupération de soupe tombée à terre. Des russes se précipitent pour ramasser un peu de soupe tombée d'un bouteillon.

Photographie d'un dessin représentant des prisonniers en costume rayé assis, alignés, au-dessus des toilettes (*Copyright A M R C - Collection particulière Bruno de la Pintièrre*)

Les commodités – 1944. Croquis fait par Maurice de la Pintièrre au camp de concentration de Dora.

Les hommes sont contraints de survivre tels des animaux traqués, dans l'angoisse permanente de la mort omniprésente.

Leur humanité est niée jusque dans la mort : les cadavres s'entassent, sans marque de respect, puis les corps sont brûlés dans les crématoires et les cendres dispersées. Ils disparaissent à jamais sans laisser de traces.

Photographie d'une femme de dos dans une salle de tribunal ; un homme penché en avant, désigne le mollet mutilé de la femme (*Copyright U S H M M, courtesy of National Archives and Records Administration, College Park – Traduction légende Copyright Mémorial de la Shoah*)

Procès de Nuremberg – 20 décembre 1946

Lors de son témoignage au cours du procès des médecins, l'expert médical américain Docteur Leo Alexander expose les cicatrices sur la jambe de Jadwiga Dzido. Dzido fut victime d'expériences médicales au camp de concentration de Ravensbrück.

Nuremberg, Allemagne, 22 décembre 1946.

Extrait

Reproduction de la jaquette du D V D du film « *Nuit et brouillard* » : le titre et les crédits sont en surimpression sur une image montrant, dans la partie supérieure, un enfant et d'autres personnes, mains en l'air, menacés par un soldat armé, dans la partie inférieure, un homme écroulé accroché à des barbelés.

« Les latrines. Des squelettes au ventre de bébé y venaient sept fois, huit fois par jour, la soupe était diarrhéique. Malheur à celui qui rencontrait un kapo ivre au clair de lune. On s'y observait avec crainte, on y guettait des symptômes bientôt familiers : faire du sang, c'était signe de mort. Marché clandestin on y vendait, on y achetait, on y tuait en douce. On s'y rendait visite. On se passait des vraies ou fausses nouvelles. On s'organisait des groupes de résistance. »

Texte de Jean Cayrol extrait du film documentaire « *Nuit et Brouillard* » réalisé en 1956 par Alain Resnais et dit par Michel Bouquet

En filigrane, photographie d'une table d'examen médical

Fin du panneau 8 de l'Association des Amis du Musée de la Résistance de Châteaubriant.

Siglé : Plus d'informations sur www.amrc.fr

Siglé avec les logos :

Amicale Châteaubriant-Voves-Rouillé-Aincourt ; Musée de la Résistance nationale ; Musée de France ; Argos Films ; L'Étang neuf (Arts, Musée, Pêche) ; Association des amis de la Fondation pour la mémoire de la Déportation ; Ministère de l'éducation nationale ; Ministère de la défense et S G A (Secrétariat Général pour l'Administration) direction de la mémoire, du patrimoine et des archives ; A M R C (Association des Amis du Musée de la Résistance de Châteaubriant).

Lecture testée avec le logiciel NonVisual desktop Access (N V D A). C'est un logiciel qui permet une revue d'écran gratuite et open-source pour le système d'exploitation Microsoft Windows (<http://www.nvda-fr.org/>).